



J'AI AVORTÉ, ET APRÈS ?

Un blog a levé le tabou. Depuis, de nombreuses femmes témoignent : On peut avoir recours à l'IVG sans culpabiliser ni sombrer dans le désespoir. Enquête.

Par Isabelle Duriez

« J'AI AVORTÉ ET JE VAIS BIEN, merci. » Sur le blog des « Filles des 343 salopes »*, le ton est à la révolte sourde. Les 400 femmes qui y racontent leur interruption volontaire

de grossesse refusent, disent-elles, de se plier à ce qu'on attend d'elles : qu'elles dépriment, qu'elles aient honte, qu'elles regrettent... Leur avortement, elles l'ont bien vécu et elles le disent haut et fort, brisant ce qui reste un tabou. Une Française sur deux est passée par là, estime-t-on. Et pourtant, peu osent en parler. Pourquoi ? « Nous sommes sommées de culpabiliser, analyse Olivia, une des membres de ce collectif féministe, inspiré du Manifeste des 343 (qui, en 1971, avaient revendiqué leur avortement, alors illégal, en une du "Nouvel Obs"). Dans une société où la contraception est facile d'accès, beaucoup de gens pensent qu'il faut le vouloir pour tomber enceinte. Qu'on n'a pas d'excuses. Pas étonnant que nous gardions ça pour nous. »

J'AI AVORTÉ, ET APRÈS ?

Alors que l'on vient de célébrer les 40 ans du procès de Bobigny qui a ouvert le chemin à la légalisation de l'avortement, alors que le vote de son remboursement à 100 % par la Sécurité sociale n'a pas fait de vagues, on pourrait croire qu'avorter n'est plus stigmatisant. Et pourtant, ce regard lourd de reproches, nombreuses sont celles qui l'ont senti peser, de la part de leur entourage ou du personnel médical. « Ce que je trouve insupportable, écrit une anonyme sur le blog, c'est le malaise qui s'installe quand je dis avoir subi un avortement – que, d'ailleurs, je n'ai pas "subi", mais voulu. Je me sens coupable de ne pas me sentir coupable ! » Au point que certaines vivent plus mal les réactions que l'acte lui-même. « Le drame, témoigne Sabine, cela n'a pas été l'avortement, mais d'être condamné à vivre l'avortement comme un drame. »

« Vous n'allez pas le regretter ? », « Tu dis que tu vas bien parce que tu refoules »... Cette injonction à culpabiliser serait plus appuyée aujourd'hui qu'hier. « C'était plus facile pour notre génération, souligne Elisabeth Belghiti, psychologue pendant vingt ans à la maternité de Port-Royal. La contraception n'était pas aussi accessible, et nous n'avions pas cette obligation de performance imposée aux femmes. Obligation de tout maîtriser (poids, carrière, amours) pendant toute sa vie. Mais quel homme pourrait prendre une pilule tous les jours de sa vie sexuelle ? » A l'heure de la maternité triomphante, mettre fin à une grossesse non voulue est encore souvent perçu comme un échec. « Si on ne se sent pas coupable, c'est qu'on n'est pas une vraie femme, pas une vraie mère », déplore Olivia.

CHRISTINE, 43 ANS, A INTERROMPU

deux grossesses à vingt ans d'écart. Elle dénonce le discours ambiant : « Une majorité de médias, de politiques, de médecins présentent l'avortement comme un traumatisme. Nous voulons faire entendre que, non, ce n'est pas une fatalité d'en souffrir. Car comment voulez-vous que les femmes le vivent bien si on leur répète qu'elles ne s'en remettront pas ? » Cette dramatisation inquiète les féministes, notamment quand elle s'adresse aux plus jeunes. « Derrière l'affirmation qu'il y a trop d'IVG chez les moins de 18 ans se cache l'idée que l'avortement est forcément dramatique, dénonce Sophie Gaudu, gynécologue, responsable du service d'orthogénie de l'hôpital Bicêtre. Nous voyons arriver des jeunes filles terrifiées à l'idée de "le regretter toute leur vie". Nous devons les rassurer : c'est, certes, un événement marquant, mais pour la grande majorité des femmes, l'IVG est un soulagement. Une solution à un problème, pas un problème en soi. »

Depuis la légalisation de l'avortement, la question intrigue les scientifiques : quelles sont ses conséquences psychologiques ? Nathalie Bajos, la spécialiste des comportements sexuels des Français, chercheuse à l'Inserm, est formelle : « Il n'y a aucune preuve d'un lien de causalité entre l'avortement et des troubles psychologiques. Les psychanalystes vous diront le contraire, mais

ils reçoivent les femmes qui souffrent, pas celles qui vont bien. Si l'on s'en tient aux méta-analyses, qui rassemblent toutes les données publiées, la conclusion est la même : face à une grossesse imprévue, les femmes n'ont pas plus de risques psychologiques si elles avortent que si elles mènent leur grossesse à terme. »

C'EST EFFECTIVEMENT LA CONCLUSION DES ÉTUDES

qui font référence : l'une de l'American Psychological Association (APA), de 2008, et l'autre de l'Academy of Medical Royal Colleges, de 2011. Celle de l'APA observe que « certaines femmes ressentent un sentiment de tristesse, de peine ou de perte, après l'interruption d'une grossesse, et certaines peuvent connaître une dépression ou de l'anxiété. Cependant, conclut l'étude, aucune preuve ne permet d'affirmer que les troubles psychologiques seraient dus à l'avortement en soi et non à d'autres facteurs ». Plusieurs éléments, souligne en effet l'étude, peuvent conduire une femme à mal vivre une IVG : que cette dernière soit stigmatisée, qu'elle doive la garder secrète, qu'elle ne soit pas soutenue dans sa démarche, qu'elle avorte sous la pression (de la famille ou du

conjoint), alors qu'elle souhaitait un enfant ou s'était impliquée dans la grossesse, qu'elle ait des antécédents de fragilité psychologique...

« Certaines études, à la méthodologie discutable, ne tiennent pas compte de la détresse psychologique des femmes avant l'avortement et l'attribuent à tort à l'acte », met en garde Nathalie Bajos. C'est ce biais que reproche précisément l'Academy of Medical Royal Colleges à une étude très controversée d'une Américaine proche des anti-IVG, Priscilla K. Coleman. Selon Coleman, l'avortement multiplierait par quatre le risque de suicide, augmenterait les addictions et les dépressions.

Une étude maladroitement citée dans le rapport sur la contraception des jeunes rendu au gouvernement Fillon l'an dernier par le Pr Israël Nisand, chef du service gynécologie-obstétrique au CHU de Strasbourg, que l'on ne peut pourtant soupçonner d'être contre le droit à l'avortement.

Depuis le milieu des années 90, le discours sur les conséquences de l'avortement a été dangereusement phagocyté par les anti-IVG comme Priscilla K. Coleman. En décidant de ne pas se contenter de faire peur en exhibant des embryons sanglants, mais en donnant la parole à des femmes en détresse souffrant d'un pseudo-« syndrome post-avortement » jamais démontré, les prolifères américains ont réussi une chose : brouiller la parole des femmes sur leur propre vécu de l'IVG. Et, par ricochet, diviser les défenseurs de l'IVG sur la question de la souffrance : d'un côté, ceux qui, comme les « Filles des 343 salopes », en parlent de

CHARLOTTE, 40 ANS

« ON ÉTAIT EUPHORIQUES D'AVOIR SURMONTÉ ÇA ENSEMBLE »

« Cela faisait six mois que j'étais avec mon compagnon. Je savais qu'il était l'homme de ma vie, mais je n'étais pas prête à vivre ça, pas à ce moment-là. Il m'a répondu : "Je ne suis pas prêt non plus, mais si tu veux, on le garde." J'avais 32 ans. On utilisait des ovules spermicides. J'ai senti que je dérangeais les médecins. Le plus dur, cela a été de passer l'échographie dans un silence de plomb, en imaginant le moment de joie que cela aurait dû être si on avait attendu un enfant ensemble. Après, on était euphoriques, soulagés d'avoir surmonté ça ensemble. Je n'y ai plus repensé, sauf quand j'ai fait une fausse couche, de peur qu'on ne m'ait abîmée. Mais je suis retombée vite enceinte de notre fille et c'est elle qui nous occupe, tout entière. »

suite page 188

J'AI AVORTE, ET APRÈS ?

Donnez
votre avis
sur le forum
de **elle.fr**



manière décomplexée, soupçonnés de « banaliser » l'avortement, voire de tenir un discours « négationniste ». De l'autre, ceux qui mettent en avant le caractère douloureux de ce qui peut se révéler une « épreuve traumatisante », accusés de « dramatiser ».

« IL NE FAUT PAS QU'AU NOM DE LA DÉFENSE DE L'IVG on fasse croire que les femmes ne souffrent pas : certaines souffrent et il faut être capable de les entendre, interpelle la psychanalyste Sophie Marinopoulos, coauteure du rapport sur la contraception avec le P^e Nisand (2), qui défend l'IVG dans sa pratique depuis quinze ans. L'avortement n'est pas forcément un événement traumatique, mais il n'est pas non plus forcément bien vécu, insiste-t-elle. C'est un choc que chacune vit, digère, plus ou moins bien, avec ce qu'elle est et ce qu'elle a vécu. » Dans son travail avec des femmes confrontées à la maternité, la psychanalyste observe que « quand elles attendent un enfant et ne vont pas bien ou désirent un enfant et n'arrivent pas à en avoir, souvent elles font un lien avec une IVG passée. Elles peuvent l'avoir vécue comme quelque chose de terrifiant. Il faut qu'elles puissent comprendre pourquoi, afin de le remettre à sa juste place ». Quelle place ? « Un mauvais moment à passer », « Une épreuve que je ne revivrais pour rien au monde », « Ma première grande décision de femme », « Une décision terrible car c'était ma dernière chance d'avoir un enfant »... Pour la majorité des femmes, c'est une épreuve comme une autre de leur vie, à laquelle elles peuvent être amenées à repenser à l'occasion d'une grossesse, d'une fausse couche, d'une séparation, d'un deuil... « Cela peut faire souffrir, oui, souligne Elisabeth Belghiti. Mais cela ne veut pas dire que cela reste une plaie ouverte qui refuse de se fermer. » Plutôt comme une cicatrice qui est là, mais qu'on oublie. I.D.

(1) Leur blog : blog.jevaisbienmerci.net et leur livre, « J'ai avorté et je vais bien, merci », Éditions la Ville brûle.

(2) Auteurs de « Et si on parlait de sexe à nos ados ? », éditions Odile Jacob.

MÉLISSA, 35 ANS

« J'Y REPENSE, MAIS SANS TRISTESSE »

« J'avais 18 ans, et je n'ai pas hésité une seconde, je prenais la pilule, mais mal. Je n'ai jamais eu aucun doute. Je savais que cela n'engageait pas mon futur désir d'enfant. J'y ai repensé quand j'ai eu mon fils, il y a deux ans, mais sans tristesse ni regrets. Si je devais le faire aujourd'hui, ce serait différent : de savoir ce qu'est de se projeter dans un bébé, d'avoir porté un enfant dans mon corps, je le vivrais autrement. C'est plus difficile quand on a 35, 38 ans, qu'à 18 ans. L'horloge biologique tourne et on se demande si c'est la dernière chance d'avoir un enfant. Le plus difficile, je crois, c'est de le faire sous la pression du conjoint qui ne veut pas d'un deuxième ou un troisième, alors qu'on hésite parce qu'on est encore dans le désir d'un enfant. Je ne sais pas ce que je ferais dans ce cas. »

ISABELLE, 45 ANS

« UN CHOIX DOULOUREUX MAIS NÉCESSAIRE »

« J'avais 38 ans et un amant régulier, dont j'étais très amoureuse, mais on ne parlait jamais d'avenir. Il ne voulait pas d'enfant, je n'étais pas sûre que je l'aimerais autant en vivant avec lui. Quand je suis tombée enceinte, cela a été terrible. Je me suis toujours imaginée avec des enfants. Je n'étais pas certaine de rencontrer quelqu'un d'autre, d'ailleurs je n'en avais pas envie. C'était peut-être ma dernière chance d'être mère. Mais pas comme ça, et en plus je risquais de perdre mon amoureux. J'ai décidé d'interrompre la grossesse en espérant avoir une deuxième chance avec lui. Qui n'est jamais venue. Je l'ai quitté, deux ans après. A la séparation, du fond de mon chagrin, j'ai aussi pleuré l'enfant que je n'ai pas eu avec lui, tous les enfants que nous n'avons pas eus. L'avortement fait pour moi partie de ce grand gâchis. Ni plus ni moins. »

LJ Hopkinson/Getty Images